

## **Énaction et pragmatique du discours : l'ironie comme processus discursif multistable**

Mathilde Vallespir<sup>1</sup>

### **Résumé**

*Nous voudrions montrer la façon dont, dans un cadre pragmatique, et plus précisément, dans le cadre de la pragmatique des figures (Detrie, 2001), l'approche énative nous paraît constituer un apport fondamental pour étudier certaines figures qui se caractérisent par leur instabilité. Après avoir montré la façon dont la métaphore pouvait gagner à être analysée à l'aune de cette approche (Vallespir, 2014), nous souhaiterions ici montrer la façon dont l'énavtion permet de construire un modèle propre à rendre compte des énoncés ironiques ; elle permet en effet d'en saisir la spécificité en plaçant au centre de sa définition cette instabilité qui, pour être souvent évoquée, demeure en marge des modélisations énonciatives de cette figure. On montrera donc la façon dont l'énoncé ironique peut être appréhendé comme processus multistable, en mettant en valeur les enjeux d'une telle redéfinition fondée sur une approche varelienne.*

### **Abstract**

*The aim of this paper is to show that the enactive approach is a precious tool to study from a pragmatic point of view (Detrie, 2001) any rhetorical figures which share the particularity to be unstable. As we first showed that this theoretical approach could be used to understand the way the metaphor works (Vallespir, 2014), we want to apply it to another figure: irony, with the aim of building a pattern able of reporting on the way it works pragmatically. Enaction enables indeed to take up irony by one of its main characters, its instability, which stays most of the time on the borders of its definition, even if sometimes dealt with. We will show how an ironical speech can be understood as a "multistable" process, and explain what such a new definition of the rhetorical figure implies.*

---

<sup>1</sup> Université Paris IV-Sorbonne, France. Sens, textes, Informatique, Histoire (STIH, EA 4509). E-mail : [mathildevallespir@club-internet.fr](mailto:mathildevallespir@club-internet.fr).

L'enjeu de cet article est de mettre en valeur l'intérêt que présente pour l'analyse linguistique et pragmatique de l'ironie la théorie neurophénoménologique de F. Varela. La théorie de l'énaction, par l'ancrage phénoménologique qu'elle suppose, constitue un cadre général tout à fait propice à l'analyse tant d'une interaction verbale (elle est propre alors à rendre compte de la relation d'interlocution entre deux locuteurs) que de la compréhension d'un texte. En effet, dans cette théorie, l'homme énonce son monde environnant, et entretient avec lui une relation biunivoque de spécification ; il spécifie et « détermine » le monde qui l'entoure, de même et en même temps que le monde environnant le spécifie (Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 35). Envisager en termes énatifs la relation du lecteur au texte, ou une interaction verbale, c'est donc supposer cette même relation biunivoque de spécification entre le lecteur et le texte, ou entre les deux participants de l'interaction verbale. Si cette relation biunivoque de spécification paraît évidente pour l'interaction verbale, elle l'est sans doute moins pour la relation du lecteur au texte, cette relation étant souvent moins interrogée que ne l'est celle de l'œuvre à son contexte, que ce soit dans le cadre épistémologique de l'analyse du discours (Maingueneau, 1993), de la stylistique historique (Philippe & Piat, 2009) ou d'une certaine philologie renouvelée (Denis, 2004). La théorie de l'énaction, tout du moins quand elle est appliquée, comme je propose de le faire, à la relation entre lecteur et texte, me semble pouvoir être réinscrite dans une autre généalogie critique : celle des œuvres d'Umberto Eco (1985), de l'école de Constance (Iser, 1976), voire de la déconstruction derridienne (Derrida, 1972). En effet, toutes ces œuvres, en dépit de leurs différences, partagent d'envisager ce conditionnement réciproque entre lecteur et texte. L'approche de Varela me paraît pouvoir les prolonger tant d'un point de vue théorique que du point de vue des applications possibles que l'on peut en tirer. Car l'acte de perception du texte est certes présupposé dans ces théories, mais ses modalités n'y sont pour autant pas interrogées en tant que telles. Au contraire, Varela, s'inscrivant en cela dans un champ théorique distinct, pose cet acte comme un acte cognitif et de plus, en propose un modèle. Une telle modélisation paraît de ce fait offrir un cadre de description fécond pour qui tente de rendre compte de cette relation perceptive et cognitive de co-conditionnement entre lecteur et texte.

C'est à cette relation que je m'intéresserai ici, à la faveur de l'étude d'une figure ou d'une configuration particulière, l'ironie, que j'envisagerai d'un point de vue pragmatique, comme « processus ironique », en appliquant à l'ironie l'approche que Catherine Detrie (2001) développe quant à la métaphore. Selon la linguiste, la métaphore est un « processus métaphorique », ce qui suppose à la fois de l'envisager comme un processus dynamique, et de tenir ce processus à son tour pour une opération cognitive<sup>2</sup>. Envisager l'ironie comme « processus ironique » implique ainsi de la considérer comme un processus dynamique et cognitif. Une telle conception de la figure me paraît productive en ce qu'elle permet de mettre en évidence un aspect de la figure communément laissé pour compte qui en constitue néanmoins, ce me semble, une caractéristique centrale : son instabilité. Or, cette conception paraît en pleine affinité théorique avec l'approche de Varela et avec l'application que nous en avons proposée à la relation de co-conditionnement entre lecteur au texte.

Je commencerai donc par mettre en évidence la nature instable de l'ironie pour ensuite montrer la façon dont la théorie de Varela, et au sein de celle-ci, la notion de *multistabilité*<sup>3</sup>, me paraît particulièrement productive pour rendre compte de l'ironie comme processus cognitif particulier.

---

<sup>2</sup> C. Detrie (2001 : 276), définit ainsi le « processus métaphorique [...] comme une opération cognitive fournissant un mode de compréhension du réel ».

<sup>3</sup> Voir Vallespir (2014), où l'on a montré la façon dont cette notion pouvait être féconde pour rendre compte du processus métaphorique.

## 1. L'ironie comme processus instable

### 1.1. Cadres théoriques d'approche de l'ironie et instabilité

Sans rappeler toutes les définitions de l'ironie données dans les différents champs disciplinaires dans lesquels elle a pu être traitée (philosophie, littérature et histoire littéraire notamment), et pour se cantonner dans la sphère linguistique, deux types de points de vue ont renouvelé l'analyse de l'ironie, qui ne sont pas contradictoires et peuvent être associés : les points de vue énonciatif et pragmatique. Rappelons que le premier a été développé par O. Ducrot, selon qui l'ironie suppose la mise en scène au sein du discours d'un locuteur et par ce locuteur d'un énonciateur second duquel le locuteur se distancie (Ducrot, 1981), le second par C. Kerbrat-Orecchioni (1980), qui propose une analyse en termes d'actants et de cible. De son côté, la pragmatique américaine représentée principalement par Grice et Searle, s'inscrit malgré elle, comme le montre M. Bonhomme (2005 : 17-23), dans une perspective tropique de l'ironie, et traite cette dernière comme un acte de langage indirect.

Or, quel que soit le type d'analyse à laquelle on ait affaire, aucune ne prend en compte l'instabilité de la figure. Certes, nombreux sont ceux qui la mentionnent et la constatent, en particulier les auteurs qui travaillent sur l'ironie en contexte textuel et littéraire, tels P. Hamon (1996 : 36-37)<sup>4</sup>, A.-M. Paillet-Guth (1998 : 374)<sup>5</sup>, F. Mercier (2003 : 113) ou G. Molinié (2007 : 64)<sup>6</sup>. Pour autant, les modèles théoriques auxquels ces auteurs ont recours ne s'en trouvent pas modifiés, et cette caractéristique reste donc à la périphérie de la définition de l'ironie. En effet, ces analyses ne prennent pas en compte la dimension *on line* de l'ironie, autrement dit, le temps de la lecture et l'interprétation en temps réel de la figure. Si en revanche, la perspective pragmatique américaine, et plus encore, les approches cognitives qui se sont inscrites dans son lit (Gibbs & Coston, 2007), tiennent compte, de leur côté, de ce temps réel de la perception/identification de l'ironie, l'instabilité n'y constitue pas non plus un élément de définition de la figure<sup>7</sup>.

Je souhaite donc à présent mettre en valeur cette instabilité de l'ironie à partir d'un exemple particulièrement complexe. Poser ainsi un modèle heuristique à partir d'un cas complexe peut paraître méthodologiquement a priori paradoxal. Mais cette démarche me semble ici nécessaire, d'une part, parce que l'instabilité de l'ironie apparaît plus nettement dans les formes complexes de cette figure ; d'autre part, parce que cela permettra de mettre en valeur la puissance heuristique du modèle varelkien.

---

<sup>4</sup> P. Hamon y souligne le fait que l'ironie est une « communication à haut risque », dont le premier est de n'être pas interprétée comme telle, de n'être pas comprise. Voir aussi la conclusion (Hamon : 52), où l'auteur revient sur le fait que ces « positions » définies par les postes d'énonciation déployés par le texte ironique sont, « à tous les niveaux d'organisation de ce dernier [le texte], flottantes et réajustables, parfois ambiguës ».

<sup>5</sup> L'auteur caractérise l'ironie comme « processus d'oscillation » (Paillet-Guth 1998 : 374) – ailleurs, comme « oscillation constante entre lyrisme et cynisme » (*Ibid* : 386).

<sup>6</sup> G. Molinié souligne que la situation de lecture impliquée par Consuelo, « réception légèrement instable, [...] prête à une certaine posture d'ironie non pas à la production mais à la lecture ».

<sup>7</sup> L'ironie étant alors tenue pour un acte de langage indirect, elle suppose un travail inférentiel plus ou moins conséquent. Les perspectives cognitives évaluent ce travail inférentiel essentiellement de manière quantitative, en termes de temps de traitement du message ironique, aboutissant parfois à des interprétations contradictoires des mêmes données expérimentales – soit que le travail inférentiel suppose plus de temps de traitement, soit qu'il n'en suppose pas davantage (voir Attardo, 2007 : 155). On peut donc déduire de ce type d'analyse que si le temps inférentiel est plus long, ceci peut être du fait de l'instabilité de la figure, et de l'ambiguïté qu'elle suppose. Mais l'on parvient à cette caractéristique d'instabilité par le biais d'un raisonnement logique lui-même inférentiel, cette instabilité n'étant pas non plus mise en valeur par ces approches. On peut penser ici que c'est le type de corpus traité qui implique cette absence de prise en compte, les exemples étant en général brefs, et non littéraires, de sorte que leur instabilité apparaît moins nettement.

Je partirai donc d'une analyse du poème de Michaux « Dans le plâtre »<sup>8</sup>.

## 1.2. Un exemple complexe d'ironie : « dans le plâtre » d'Henri Michaux.

Gueulard qui ne gueulait plus, le sergent, je le fourrais dans le plâtre.  
Gueule qui allait rejoindre le cimetière de gueu-gueules que je laisse derrière moi,  
dans le cimetière de plâtre où ils sont « pris » en pleine invective, en pleine scène  
les femmes, en pleine malédiction les parents, en pleine réprimande les pions et la  
race des préposés à la discipline.

Quand, enfant, je vis pour la première fois prendre le plâtre, j'eus un choc et  
j'entrai en méditation. Je ne pouvais me détacher du spectacle. Ce n'était encore  
qu'un spectacle, mais je sentais obscurément, à la façon dont j'en eus l'esprit saisi  
jusqu'aux reins, qu'il y avait là quelque chose, dont j'aurais moi aussi à me servir  
un jour.

En ai-je immobilisé des empêcheurs agités, des assoiffés de commandement, des  
coqs de village ou d'assemblée ou de parti ou même de salon – y employant plus  
de plâtre que n'en commanda jamais médecin de montagne, lorsque des sots  
présomptueux se mettent à vouloir changer de style en pleine descente, dans la  
neige brillante et porteuse, (et qui les portera de toute façon, même les deux jambes  
cassées.)

...

Ne parlons pas de casse, mais d'immobilisation. De paix. Merveilleuse, profonde,  
étale. Sans plus aucun désir. Oui, je l'aurai connue. Tout homme, même s'il est  
d'un tempérament lymphatique, n'en peut dire autant. Moi-même, je ne l'eusse pas  
obtenue pareille sans le plâtre. (Michaux, 1972 : 26-27)

Ce texte relève de manière assez massive d'un régime ironique ; il implique un ensemble de processus divers, parfois difficiles à discriminer, mais qui suppose une très forte instabilité. Pour une analyse détaillée de ce poème, on se rapportera à Vallespir (2015). Pour reprendre les conclusions de cette analyse, on rappellera que l'instabilité de l'ironie de ce texte réside dans trois sites énonciatifs et pragmatiques.

Tout d'abord, elle tient à l'hésitation et l'impossibilité de savoir de manière tranchée qui parle, le locuteur du discours ou un énonciateur mis en scène par ce locuteur. C'est là l'aspect le plus fondamental de l'instabilité propre à l'ironie en général, ce qui fait son « irréductible ambiguïté » (Mercier-Leca, 2003 : 113). Dans ce texte coexistent ainsi d'une part, des procédés signalant la mise en scène d'un énonciateur second (à l'incongruité initiale des propos s'associe ainsi des marqueurs communs de l'ironie, tels l'hyperbole (« l'esprit saisi jusqu'aux reins », « plus de plâtre que n'en commanda jamais médecin de montagne » par exemple) ou le recours à un niveau de langue marqué, ici familier voire argotique (« gueulard, fourrais »), d'autre part, des éléments propres à remettre en cause une telle mise en scène, dont le retour à un registre haut en fin de texte (« invective » et « réprimande »), associé au recours au passé simple dans la deuxième strophe et au subjonctif plus que parfait en fin de poème (« je ne l'eusse pas obtenue »). Ces procédés supposent ainsi que le régime de distanciation soit instable.

Mais cette instabilité est dans ce texte accrue par le fait que sont mis en scène plusieurs énonciateurs seconds. À l'énonciateur haineux mis en scène en début de poème succède une sorte de voix du cliché dès la fin de la première strophe<sup>9</sup>, développant un discours fondé sur un ensemble de stéréotypes (« en pleine scène les femmes, en pleine malédiction les parents, en pleine réprimande les pions et la race des préposés à la discipline » – l'exemple des parents

<sup>8</sup> Pour l'analyse des ressorts spécifiques de l'ironie dans ce texte, voir Vallespir (2015).

<sup>9</sup> Pour une caractérisation de cette voix du cliché, voir Vallespir (2012 : 213-218).

déroge cependant au cliché dont relèvent les autres éléments de ce passage), puis un énonciateur paranoïaque et partageant avec les précédents la véhémence dans la strophe 3, enfin un énonciateur tatillon, en particulier dans la dernière strophe, après que les voix d'un skieur et d'un médecin de village se sont fait entendre brièvement (Vallespir, 2015).

Cette instabilité énonciative forte s'associe à une instabilité pragmatique : les cibles visées par ces différentes mises en scène d'énonciateurs ne concordent pas toujours avec ces énonciateurs et sont ambiguës. Ainsi, si l'énoncé autonymique « changer de style » peut être attribué à un énonciateur skieur, quelle est la cible de cet énoncé, le skieur ou les skieurs eux-mêmes, le médecin de montagne les soignant ou l'énonciateur hargneux initial ? C'est également la relation à la cible de l'ironie qui paraît très instable durant l'ensemble du poème. Ainsi la distanciation critique supposée par l'ironie y prend des formes très variables : elle va de la claire moquerie, comme par exemple à l'égard des skieurs, à une intention de persiflage beaucoup moins nette, comme c'est le cas pour le premier énonciateur (la distanciation étant proche d'un rire qui doit sa complexité à la conscience qui l'accompagne de transgresser les normes morales), ou quand il s'agit de l'énonciateur final. Dans ce dernier cas, la relation à la cible est une distanciation prenant des allures de sourire de sympathie à l'égard de celui qui exprime la misère de notre humaine condition avant que le poème ne renoue avec la première distanciation/transgression lors de la mention finale du plâtre.

## **1.2. Conclusion théorique**

D'un point de vue énonciatif comme pragmatique, l'ironie de ce poème apparaît comme particulièrement complexe, essentiellement du fait de son instabilité, qui se manifeste à différents niveaux : ambiguïté quant à l'identification d'un régime ironique ou non, intermittence de ce régime, variation des configurations ironiques, que ce soit du fait du changement d'énonciateur second ou de sa cible, elle-même variable et pas toujours très nettement identifiable, la nature de cette distanciation ironique vis-à-vis de sa cible étant elle-même instable et difficile à déterminer. Le poème met ainsi en place une configuration ironique complexe éminemment plastique, dans laquelle l'instabilité est centrale. Pour pouvoir rendre compte de cette instabilité et l'intégrer à la théorisation de l'ironie autrement que comme une caractéristique marginale, il est nécessaire de disposer d'un cadre théorique qui prenne en compte le temps réel de la construction de la lecture, donc d'une théorie qui prenne en compte la perception du texte. Or, la théorie de l'énonciation me paraît constituer un cadre particulièrement propice au traitement de ce type de configuration linguistique. En particulier, au sein de cette théorie, la notion de multistabilité paraît propre à offrir un modèle subtil pour rendre compte de l'instabilité consubstantielle à cette figure.

## **2. De l'instabilité à la multistabilité varélienne**

### **2.1. Présentation de la notion de multistabilité**

Je m'appuierai essentiellement ici sur l'essai présenté par Varela dans *Naturaliser la phénoménologie*, qui constitue le chapitre 8 de cet ouvrage et est intitulé « le présent spécieux : une neurophénoménologie de la conscience du temps » (Varela, 2002). C'est ici la notion de multistabilité biologique, mobilisée par Varela dans cet essai pour servir de modèle à l'expérience de la conscience de la durée, qui me paraît particulièrement pertinente pour saisir la spécificité de l'ironie. Varela définit cette multistabilité en opposant conception mécanique et conception biologique du monde. Ainsi, si dans une représentation du monde

courante dérivée d'une conception physique et mécanique<sup>10</sup> (Varela, 2002 : 366-367), la base de fonctionnement d'un corps est sa stabilité (l'instabilité étant définie comme « une perturbation qui aurait besoin d'être compensée » (Varela, 2002 : 367), il n'en va pas de même en biologie ; au contraire, dans ce domaine, c'est l'instabilité qui est conçue comme « base du fonctionnement normal » (ibid.) des systèmes biologiques. Cette instabilité-norme est appelée multistabilité. Tout acte cognitif en relève : ainsi, un acte cognitif repose sur la synchronisation d'ensembles neuronaux. Or, cette synchronisation est dynamiquement instable (Varela, 2002 : 365) ; elle repose en effet sur une succession d'émergences d'assemblées cellulaires<sup>11</sup> (désormais AC), chaque AC « bifurquant » à partir de la précédente. Varela s'appuie sur plusieurs exemples de perception visuelle (expériences de multistabilité visuelle)<sup>12</sup>, dans lesquels une forme apparaît tour à tour comme un couloir et une pyramide, ou une figure est répétée et progressivement légèrement modifiée jusqu'à ce que l'on perçoive un objet totalement différent de celui initialement perçu, un visage d'homme se transformant peu à peu ainsi en corps de femme (Varela, 2002 : 365). Ces exemples permettent de rendre compte de l'émergence d'un percept multistable, l'œil percevant successivement les deux objets différents. La dynamique même de cette multistabilité se fait autour de « bassins d'attraction stable » (Varela, 2002 : 366) distincts, entre lesquels la perception oscille. Les différentes configurations autour de bassins d'attraction constituent ainsi des « patterns » (Varela, 2002 : 401), entre lesquels « bifurque » la perception. La multistabilité suppose donc une réversion de perception d'une image à l'autre (c'est-à-dire le passage de l'une à l'autre), d'un bassin à l'autre, réversion supposant elle-même une transition, laquelle se joue, comme le précise Varela, selon une « dynamique » elle-même « très complexe » (Varela, 2002 : 349). Elle suppose que chaque émergence (d'image) est encore présente dans celle qui lui succède (Varela, 2002 : 365). Le deuxième type d'exemple donné par Varela (le visage d'homme/corps de femme), diffère des précédents en ce qu'il met en valeur cette phase de transition, et pose la question du seuil de bascule ou de « réversion » d'une à l'autre perception, et donc du passage d'un bassin d'attraction à l'autre<sup>13</sup>.

## **2.2. Application du modèle multistable à la configuration textuelle ironique**

Cette multistabilité perceptive me paraît constituer un modèle fécond pour rendre compte de l'instabilité inhérente à l'ironie.

Pour reprendre les différents aspects de la description du poème qui précède à partir de ce schème multistable, on aurait donc un premier niveau ou site de multistabilité entre deux bassins selon que le locuteur fait entendre sa propre voix (sans distance) ou qu'il met en scène la voix d'un énonciateur secondaire. On a donc ici deux bassins dont le premier correspond à un énoncé non ironique et le second à un énoncé ironique. Si ce n'est qu'en réalité – et c'est là le gain heuristique propre à une telle perspective – le processus ironique intègre ces deux polarités dans sa propre dynamique, et constitue une perception multistable entre ces deux bassins, la réversion entre les deux pouvant varier d'un récepteur à l'autre (les facteurs de

---

<sup>10</sup> C'est là ce qui fait de la pensée de Varela, par ce choix initial, une pensée anticomputationnelle de la cognition ; au modèle computationnel, Varela oppose la « dynamique incarnée » (Varela, 2002 : 350).

<sup>11</sup> L'émergence d'une assemblée cellulaire est à entendre comme synchronisation de la mobilisation de cellules de différentes aires du cerveau, ou « couplage d'assemblées neuronales par synchronisation d'ensemble neuronaux » (Varela, 2002 : 354).

<sup>12</sup> Varela les mobilise à deux endroits de son essai, d'une part, pour illustrer la durée (Varela, 2002 : 347-349), puis, pour servir de modèle ou plutôt de contenu expérientiel servant de base à la définition neurophénoménologique de la rétention (Varela, 2002 : 365-366).

<sup>13</sup> Pour toute cette description, voir Vallespir (2014, 2015).

variation entrant en jeu ici étant l'habitude à l'ironie, la connaissance du locuteur ou de l'énonciateur dont le lecteur dispose et donc la netteté de l'identification de ce locuteur/énonciateur, etc.). En un second niveau, les bassins d'attraction stables seraient les différents énonciateurs que l'on a pu assigner plus tôt (l'énonciateur aigri, le skieur, le médecin, le tatillon, le mélancolique final), le processus de perception ironique supposant la réversion/transition entre ces différents « patterns » perceptifs. Enfin, d'un point de vue pragmatique, les bassins d'attraction seraient les différentes cibles distinguées, qui n'ont pas forcément le même degré de stabilité que les énonciateurs, comme on l'a montré, et ne concordent pas forcément avec eux.

On remarque que pour ces deux derniers niveaux, le nombre de bassins d'attraction est de droit infini, et donc ne se limite pas à deux, contrairement au modèle des percepts multistables évoqués. Enfin, les différents niveaux de multistabilité que je viens de distinguer ne sont pas stratifiés de manière hiérarchique. Ils sont présents dans le processus ironique parfois en même temps, parfois successivement, supposant une constante réévaluation de la lecture, de constantes bifurcations de celle-ci et des configurations énonciatives et pragmatiques, des « synchronisations » entre ces dimensions toujours nuancées et différentes. La perception de ce texte et de sa dimension ironique peut donc être décrite comme un flux non linéaire et non hiérarchique intégrant ces bifurcations entre synchronisations variées qui se jouent entre des pôles d'attraction diversement présents.

Ainsi, comprendre l'ironie comme multistable suppose de saisir la figure dans sa réalisation en plaçant en son centre cette instabilité qui lui est propre, en tenant cette instabilité comme régime de fonctionnement normal de la figure et non marginal (ce du fait de l'origine biologique de la notion de multistabilité, tenue dans ce champ pour norme). L'exploitation de ce modèle autorise une représentation dynamique de la figure, apte à prendre en compte le temps réel de sa construction par le lecteur/récepteur et à en proposer une description plus qualitative que celle offertes par les études cognitives évoquées *supra*, qui demeurent essentiellement quantitatives, n'envisageant que le temps de traitement de l'information impliqué dans l'ironie.

Enfin, cette conception permet d'inscrire dans la description du fonctionnement de la figure sa dimension « esthétique », c'est-à-dire l'effet produit par cette figure sur le récepteur, et d'articuler sphère cognitive au sens étroit et sphère des affects. En effet, la « cognition incarnée » défendue par Varela suppose une telle intégration de ces deux dimensions. Ainsi, concernant la multistabilité, Varela met en valeur le fait que « la transition entre phases est soudaine et s'accompagne d'un changement sur le plan émotionnel (plus ou moins distinct) au moment où la perception visuelle bascule de manière abrupte » (Varela, 2002 : 380). Cette dernière caractérisation de la multistabilité m'intéresse très directement quant à l'analyse de l'ironie. Elle permet d'intégrer dans la description les effets variés de la figure et l'instabilité émotionnelle. Cette instabilité émotionnelle correspondrait ici aux différents modes d'implication ou de désimplication supposés par les diverses formes d'ironie envisagées plus haut : à la lecture du texte de Michaux, le lecteur passe ainsi du rire ou sourire à un état plus complexe et ambigu lié à la façon dont le texte joue avec la transgression des règles comportementales et éthiques sociétales, plaçant ce lecteur parfois en situation de malaise, parfois aussi d'empathie avec l'énonciateur ou le locuteur. La multistabilité permet donc de faire une place à cette dimension émotionnelle de l'ironie encore si peu étudiée, en l'inscrivant au cœur même de la dynamique complexe du flux multistable.

## Conclusion

Nous espérons ainsi avoir mis en évidence le pouvoir heuristique que comporte la théorie de l'énaction et, en son sein, la notion de multistabilité, pour rendre compte du discours ironique. Cette notion, en déplaçant le point de vue et en prenant en compte la dimension *on line*, en temps réel, de la figure, permet de saisir cette dernière à partir de ce qui n'est sinon qu'un point aveugle de la figure, ce qui en fait toute la complexité sans jamais être saisi pour soi : sa plasticité – plasticité que ni les théories linguistiques énonciatives et pragmatiques, ni les théories cognitives de l'ironie ne peuvent prendre en compte sinon de manière périphérique.

On peut proposer deux interprétations de cette application du modèle de Varela à l'ironie : soit une interprétation « basse », soit une interprétation « haute ». Dans le premier cas, il s'agirait de ce qu'on pourrait appeler interprétation « non référentielle » du modèle, au sein de laquelle ce dernier est considéré comme simple modèle théorique, schématique, sémiotique, sans que l'on valide les présupposés cognitifs d'une telle analogie. Dans le second cas, puisque la perception de l'ironie peut être tenue pour un acte cognitif particulier parmi d'autres, on assignerait à ce modèle une valeur descriptive en termes neuronaux. Autrement dit, on postulerait ici que la multistabilité n'est pas seulement un modèle sémiotique pour rendre compte de l'ironie. Elle constituerait un modèle de description cognitif, et l'on supposerait que la description proposée est une reconstruction du fonctionnement cognitif et neuronal de la perception des énoncés ironiques. La multistabilité, propre à tout acte cognitif, prendrait ici une forme particulière dans les assemblées neuronales qu'elle programme, qui resterait à déterminer.

On pourrait dans ce sens aller beaucoup plus loin en tentant de préciser les types d'assemblées cellulaires en cause dans chaque « pattern », et le temps de réalisation de ces différentes dynamiques. Varela présente en effet dans cet essai différentes échelles de temporalité dans le présent (Varela, 2002 : 351) : celle des événements de base ou élémentaires (échelle 1/10), celle du temps de relaxation nécessaire à l'intégration à large échelle (échelle « 1 »), enfin celle des évaluations « narrative/descriptive » (échelle « 10 »). Il faudrait également réfléchir en termes de niveaux « causaux et temporels d'émergence » des assemblées cellulaires (AC) impliquées dans cette lecture du discours ironique (Varela, 2002 : 352) : niveau ontogénétique (qui organise un cerveau donné en circuits en sous-circuits), « niveau de développement-apprentissage consistant en ensembles de neurones dont les efficacités synaptiques sont renforcées par leur fréquente co-activation » et niveau de la constitution des AC. Le deuxième niveau évoqué ici, celui du développement-apprentissage, pourrait sans doute constituer un niveau de différenciation des divers types de lecteurs de l'ironie, impliquant un temps de lecture différent et des configurations dynamiques d'assemblées neuronales différentes selon que le lecteur a plus ou moins l'habitude de ce type de discours. On devrait enfin préciser l'échelle d'affects sur laquelle on se trouve, en homologie avec les trois échelles de temporalité proposées supra (Varela, 2002 : 386) : émotion (changement de tonalité dans le présent vivant), affect (entendu comme « tendance dispositionnelle propre à accomplir une séquence cohérente d'actions incarnées »), et humeur (à l'échelle de la description narrative).

Cette dernière interprétation suppose que l'on passe un cap que peu souhaitent franchir (je ne le souhaite pas moi-même) : que le modèle neuronal utilisé pour rendre compte de l'ironie soit érigé en réalité neuronale. Or, Varela lui-même invite à se défier de toute conception essentialisante, arguant à la fois de l'interdépendance ou du co-conditionnement de la conscience et du monde (Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 35) et de la nécessité de faire le deuil de l'assignation d'un « fondement » à la vie et au monde (Varela, Thompson & Rosch, 1993 : 293-295).

Nous resterons donc prudente et nous cantonnerons dans la première hypothèse, interprétation dite « basse » de notre modèle. On pourrait dans ce cadre prolonger ce travail en montrant que cette multistabilité est non seulement propre à des mobilisations particulièrement sophistiquées de la figure, comme c'est le cas dans l'exemple analysé ici – sans doute du fait de l'inscription de la figure dans un contexte littéraire – mais aussi est à l'œuvre dans des cadres non littéraires, conversationnels. Il faudrait enfin prolonger cette proposition en s'interrogeant sur la possibilité pour l'énaction et pour la multistabilité de servir de modèles à la figuralité en général.

## Références bibliographiques

- ATTARDO, Salvatore (2007). Irony as relevant inappropriateness. Dans R. W. Gibbs et H. L. Colston (eds.), *Irony in language and thought. A cognitive science reader* (p. 135-170). New York – London : Lawrence Erlbaum Associates, Taylor & Francis Group.
- BONHOMME, Marc (2005). *Pragmatique des figures du discours*. Paris : Honoré Champion.
- DENIS, Delphine (2004). Pour une approche discursive de l'Histoire littéraire : événements linguistiques et catégories esthétiques. Dans R. Amossy et D. Maingueneau (dir.), *L'Analyse du discours dans les études littéraires* (p. 51-61). Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.
- DETRIE, Catherine (2001). *Du sens dans le processus métaphorique*. Paris : Honoré Champion.
- DERRIDA, Jacques (1972), *La Dissémination*. Paris : Le Seuil.
- DUCROS, Oswald (1984). *Le Dire et le Dit*. Paris : Éd. de Minuit.
- ECO, Umberto (1985). *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset.
- HAMON, Philippe (1996). *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*. Paris : Hachette.
- ISER, Wolfgang (1976). *L'Acte de lecture, théorie de l'effet esthétique*. Liège : Mardaga.
- KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980). L'ironie comme trope. *Poétique*, 41, 108-127.
- GIBBS, Raymond W. & COLSTON Hubert L. (ed.) (2007). *Irony in language and thought. A cognitive science reader*. New York – London : Lawrence Erlbaum Associates, Taylor & Francis Group.
- MAINGUENEAU, Dominique (1993). *Le Contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*. Paris : Dunod.
- MERCIER-LECA, Florence (2003). *L'Ironie*. Paris : Hachette Supérieur.
- MICHAUX, Henri (1972). Dans le plâtre. *La Vie dans les plis*. Paris : Gallimard.
- MOLINIE, Georges (2007). Lire Consuelo. Dans J. Gardes-Tamine, C. Marcandier, V. Vivès (dir.), *Ironies entre dualité et duplicité* (p. 61-65). Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence.
- PAILLET-GUTH, Anne-Marie (1998). *Ironie et paradoxe : le discours amoureux romanesque*. Paris : Champion.
- PHILIPPE Gilles & PIAT, Julien. (2009). *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*. Paris : Fayard.

VALLESPER, Mathilde (2012). *Lire, écouter, exorciser la guerre, essai de sémiotique comparée (poésie/musique)*. Paris : Honoré Champion.

VALLESPER, Mathilde (2014). Pour une herméneutique de l'énaction : à partir d'un fait de langue métaphorique complexe. Dans L. Himy-Piéri, J.-F. Castille & L. Bougault (dir.), *Le Style, découpeur de réel. Faits de langue, effets de style* (p. 23-33). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

VALLESPER, Mathilde (2015, septembre). Stylistique littéraire, musique et veille sémiotique, *Musurgia*. Communication présentée au colloque « Stylistique et musique », 25 septembre 2015, Université Jean Moulin, Lyon III.

VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan, et ROSCH, Eleanor (1993). *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Le Seuil.

VARELA Francisco (2002). Le présent spécieux : une neurophénoménologie de la conscience du temps. Dans J. Petitot, F. Varela, B. Pachoud & J.-M. Roy (éds.) *Naturaliser la phénoménologie, essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives* (chap. 8, p. 341-406). Paris : CNRS éditions.